

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 28 (1998)
Heft: 11

Artikel: Dialogue avec le chevaux
Autor: Lang, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Source: Album du film, Albin Michel

L'homme s'agenouille pour mieux communiquer avec l'animal

Dialogue avec les chevaux

Un paysage de rêve, des chevaux plus beaux les uns que les autres... Nous sortons tous de la projection du film de Robert Redford, «L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux», persuadés que nous ne parlons pas assez souvent avec eux!

Bien sûr, on aime son chien et on le comprend, on aime son chat et on essaie de le comprendre... mais avec le cheval, l'attrance de l'homme est charnelle, car cet animal représente la beauté à l'état pur, créature qui, sans exception aucune, accepte de coopérer avec l'homme, pour autant que celui-ci admette que l'ensemble de son comportement est uniquement émotionnel. Il aime et il n'aime pas. Et les zootechniciens disent souvent, d'un ton supérieur très désagréable, que son cerveau est lisse, alors que ceux qui travaillent avec les chevaux répondent qu'il a du jugement et du bon sens.

La véritable difficulté pour comprendre ce que je continuerai à appeler le degré d'intelligence du cheval vient du fait qu'il ne dispose que de peu de moyens d'expression. Il hennit rarement et ses autres systèmes de signalisation sont très réduits: oreilles couchées pour dire le mécontentement, une oreille droite et l'autre couchée pour exprimer l'attention à un événement intéressant, repli d'un postérieur pour annoncer un éventuel coup de sabot.

Le regard ne ment jamais

Buck Brannaman, l'homme qui a inventé un nouveau langage pour communiquer avec les chevaux, le personnage central du film de Robert Redford, obtient une telle réussite parce qu'il sait apprivoiser un cheval difficile. Pour cela, il passe d'abord de longues minutes à étudier son comportement dans le parc d'ébats, sans dire un mot, sans faire le moindre geste. Cela peut durer des heures et ces deux «statues» vont tenter de décrypter leurs sentiments respectifs, premiers pas vers

un dialogue constructif. Ce qu'il faut, d'après Brannaman, c'est amener le cheval ayant subi un traumatisme physique (un accident dans le cadre du film) à séparer l'intention de l'homme qui lui fait face de tout mouvement pouvant lui rappeler ce qu'il a enduré.

«Quant l'âme est troublée, le corps l'est aussi et un cheval n'oublie jamais. Sa réaction est de l'autodéfense, pas de la méchanceté, et à sa place, je ferais pareil», affirme cet homme qui a toujours soutenu qu'il était indispensable de se mettre à la place du sujet afin de gagner sa confiance. En fait, il faut guetter chez lui le moindre changement, la plus vague tentative et montrer au cheval qu'on est sensible à ses efforts. Lorsque «Pilgrim», dans le film, veut s'éloigner de l'homme, «il ne faut pas insister et toujours lui laisser la dignité de la fuite. Offrir son aide, puis se retirer afin de laisser l'animal libre de l'accepter ou non».

C'est alors que Tom Booker, magnifiquement incarné par Robert Redford, va s'agenouiller devant Pilgrim et le regarder dans les yeux. Le cheval frémit, se demandant si

l'homme va, encore une fois, être responsable d'une blessure ou d'un mauvais traitement, et pourtant il regarde l'homme à son tour et la curiosité l'emporte sur la peur.

Une caresse

Dans une autre séquence, Tom Booker emmène Pilgrim dans un pâturage où il peut s'ébattre. Lorsque l'homme estime le temps venu de donner un ordre, il appelle le sujet et pose la boucle de son laso sur son encolure, s'agenouillant ensuite devant lui comme pour dire: «Si je peux me rendre à l'amitié, toi aussi tu le peux...» et, rassuré, l'animal place son nez dans les mains de Tom. La partie est gagnée.

Puis-je me permettre de vous avouer que je ne manque jamais une occasion de parler «chevaux» avec ceux qui ont la chance de vivre en leur compagnie et mon plus beau souvenir demeure certainement ma rencontre, au Kentucky, avec un palefrenier noir du nom de Jeremy Parson, en train de soigner «Lovely», jument de dix-huit ans qui, après avoir remporté de modestes épreuves hippiques, bénéficiait ici d'une retraite heureuse. Mais c'est surtout à l'homme que je me suis intéressé, car ce noir, d'une septantaine d'années, avait dans le regard une lueur de bonté que l'on trouve souvent chez ceux qui ont toujours vécu au plus près du monde animal.

Bien entendu, il connaissait par cœur le Gotha des pur-sang de la région, mais pour lui le vrai plaisir était d'écouter le battement d'un cœur, le martèlement d'un sabot ou le bruit que fait une bouche mastiquant de l'avoine. Lorsqu'il parlait, les mains tannées s'envolaient en des gestes étonnamment gracieux, semblant épouser de mémoire les formes de ceux qui avaient été ses pensionnaires.

Ce ne fut qu'en évoquant l'existence de son fils qu'une certaine lueur de tristesse apparut dans son

regard et j'imaginai le pire. Pourtant son Ben était ingénieur, avait une femme adorable, deux beaux enfants et gagnait très bien sa vie. Certainement mieux que Jeremy, qui lâcha pourtant cette phrase: «Oui, il ne vit pas avec les chevaux. Il ne sait pas...»

C'était cela qui attristait mon bonhomme: avoir un fils qui n'avait jamais eu cette chance d'être en contact avec ces animaux qui avaient été tout l'univers de mon interlocuteur. Je me suis alors imaginé comprendre cette petite lueur qui

brillait dans l'œil de «Lovely» qui nous observait de son box. Peut-être voulait-elle simplement me dire: «Tu vois, il y a des gens bien sur cette terre.» A sa manière, c'est probablement Lovely qui avait su cette fois murmurer à mon cœur.

Pierre Lang

A lire: «*L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*», de Nicholas Evans, Pocket.

A voir: «*L'homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*», de et avec Robert Redford.

Planète des animaux

Au plaisir des pieuvres.— «Quand vous caressez un chat, il ronronne. Quand vous caressez une pieuvre, elle vous caresse à son tour et cette sensation n'a rien à voir avec ce que vous avez connu jusque-là», explique Carrie Reidel, gardienne au zoo national de Washington. La pieuvre, le poulpe, est un mollusque à huit longs bras armés de quelque mille deux cents ventouses qui permettent à l'animal de découvrir son univers. Chacune de ces ventouses se meut indépendamment des autres, fouille, suce et tire «comme la petite bouche d'un bébé au sein de sa mère». La pieuvre est le seul invertébré à provoquer l'affection, la fascination des humains, gardiens de zoos et biologistes en particulier. C'est «le plus intelligent des invertébrés, on ne peut le nier», dit l'un de ces derniers, à Seattle. «Il est assez intelligent pour vouloir jouer», dit un autre, au Canada. Et de décrire le plaisir d'une pieuvre dans un aquarium, qui transporte délibérément une bouteille jusqu'à l'arrivée de l'eau dans le réservoir, la regarde flotter avec le courant et la rapporte plusieurs fois de suite jusqu'au point de départ pour suivre à nou-

veau son flottage sur l'eau. «Nous sommes certains que les pieuvres ont une personnalité», disent tous ces chercheurs. Ils leur ont trouvé trois tempéraments différents: agressif, passif et paranoïaque. A la vue d'une brosse piquante accompagnant une proie (un crabe), certaines attaquent la brosse, puis se jettent sur le crabe pour le dévorer, d'autres se dérobent et attendent la nuit pour savourer le crabe et d'autres enfin répondent à la menace de la brosse par un jet d'encre avant de s'enfuir. Pour le Dr Janet Voigt, du Field Museum de Chicago, les pieuvres «ont quelque chose de magique. Elles nous rappellent nous-mêmes».

Ours mal léché.— Lorsqu'un ours naît en plein hiver, la mère ourse le maintient en vie en le léchant pour le réchauffer, lui assurer une bonne santé et la joie de vivre. D'où l'expression populaire «ours mal léché», qui se dit a contrario d'un être humain peu aimable qui pourrait avoir souffert d'un manque de soins maternels dans sa petite enfance.

Renée Van de Putte